

A mes amis J. D. et S. S.

Autor(en): **Croisier**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 23

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179887>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

s'est modifié, la langue même est changée. — Un dialecte aussi éloigné du français que le napolitain l'est de l'italien, fut longtemps la langue de Genève. Les grands-pères de nos contemporains comprenaient encore ce dialecte et le parlaient même, au besoin, avec les paysans. De ce patois savoyard et du vieux français auquel s'était mêlé toutes sortes de mots extravagants, était né un idiome local dont se servaient, dans leurs conversations, au commencement du siècle, la plus grande partie des Genevois — et même, en l'expurgeant un peu, la plus grande partie des écrivains.

Veut-on savoir maintenant, dit M. Marc Monnier, en terminant, ce qu'était la langue du pays et ce qu'elle est devenue, grâce au mouvement littéraire dont j'ai tâché d'indiquer l'origine? Je puis le montrer par deux citations.

Voici d'abord du patois savoyard tout pur, tel qu'il a été retrouvé et fixé par le peintre Hornung en ses *Gros et menus propos*. Je vais citer les premiers mots d'une conférence où Pessard, ami de Boège, raconte à sa manière la création du monde aux bonnes gens de l'endroit.

— « Braves zans! y ne vo faut pas lire la Bibla; si vo métaz le naz dedian, vo zètes damnâ, et vo z'allâ to draît en enfer. Ze vai vo deire, mé, tant qu'y en est, et qu'man le bon Dieu a créâ le monde. Ne vo derey point, m's'enfants, io etive le bon Dieu ni çan quy fâsive avant la création. Ze n'en sai ren du to; mais on zeur qu'y l'étime to sholet et qu'y s'ennuyave à ne ren fare, y preit 'na lanterna et se meit à all'ma to ceulex petits crésus que vo veyî dans le cié, et après y pendait sa lanterna et y fut la l'na. Et y trouva sé bravo to ce qui vegnive de fare, qu'y fait on grand fua de zoïa, on grand fua de la Saint-Dian et y fut le teleu: Et après y créâ les bêgues, les vasses, les meutons, les tièvres, lou cayons et les polailles et y leur bâilla à to à mezi. Et y créâ asse ben les peuzes, les pounézes et lou pious, ma y l'oblia de leur bâilli à mezi. Et cély poures bêgues criâvont la fam qu'man des z'aigles et le bon Dieu leur deit: « Ze vo z'ai ubliâ, poures » bêgues, z'en sai ben fashiâ; mais ze vai vo fare » quaqueran de bon, que vo fara pliaisi, 'na vera » golliardi. » Et y preit un bocon de dio, et y l'en fit on homme. »

Telle était la langue que nombre de gens parlaient et que tous comprenaient à Genève, il y a cinquante ans. Voici maintenant celle que parlent les écrivains; je glane au hasard dans les premières pages des *Bluettes* et *Boutades* de M. Petit-Senn:

(Ici M. Monnier cite une page de cet ouvrage au style pur et plein de finesse.)

—
—
A mes amis J. D. et S. S.

qui m'avaient promis une visite.

—
—
Vous n'êtes pas venus. J'avais pour vous attendre
Comme en un jour de fête arrangé mes salons.
Les parquets étaient blancs, un canapé bien tendre
Attendait vaillamment vos torses gros et longs.

De belles fleurs des champs embaumaient ma demeure,
Un air pur circulait partout; soins superflus,
Car le front dans la main, je vis arriver l'heure
Où les gens comme il faut ne se présentent plus.

Vous n'êtes pas venus. J'avais mis sur ma table
Avec un beau pain bis, du Gruyère de choix,
Des quatre-trois légers, du cognac supportable,
De quoi, vous le voyez, faire un souper de rois.

Trois bouteilles d'Yvorne à demi débouchées
Dans l'eau fraîche attendait vos palais altérés;
S'il l'eût fallu, leurs sœurs dans le sable couchées,
Eussent pour vos plaisirs ouvert leurs flancs dorés.

Vous n'êtes pas venus. (Ce n'est pas chose rare
Qu'un rendez-vous manqué.) J'avais, mes chers amis,
A votre intention accordé ma guitare
Pour vous chanter un brin, si vous l'eussiez permis.

J'avais fait quelques vers pour célébrer la fête
Biens gentils, bien tournés, pleins de beaux sentiments.
Vous m'y prendrez encor à me casser la tête
Pour des messieurs qui sont, ma foi, si peu charmants.

Vous n'êtes pas venus. Mes fleurs se sont fanées,
Mon bon Yvorne dort, mon Gruyère est mangé.
J'ai vendu mon cognac, vieux de quelques années;
J'ai donné mes Grandsons, cela m'a soulagé.

Mon parquet resté blanc, et mon canapé vierge,
M'ont pour le lendemain enlevé tout souci;
J'ai brûlé mes quatrains à la flamme d'un cierge;
Et leurs débris fumants m'ont inspiré ceux-ci.

Thermes de Lessus, 26 mai.

CROISIER.

Fabrication des chapeaux de paille d'Italie.

Cette industrie qui peut prendre de très grands développements ailleurs qu'en Italie vient d'être l'objet d'un rapport de M. Heuzé à la Société française d'encouragement. En voici un extrait :

Ces chapeaux se distinguent des tissus grossiers, qu'on fait à peu près partout, par leur finesse, leur souplesse et leur mode d'exécution. Cette industrie n'est pas ancienne en Italie; c'est au commencement du siècle qu'on a fait à Florence les premiers chapeaux de ce genre; l'exportation de Toscane, où elle est concentrée, n'a commencé qu'en 1825. Depuis cette époque, le commerce s'en est développé rapidement; cette exportation s'élève actuellement de 12 à 13 millions de francs pour les chapeaux, 6 à 7 millions pour les tresses, et environ 15,000 fr. pour la paille non ouvrée.

On emploie, pour cette fabrication, de la paille de blé de Toscane ou de la paille de seigle, provenant d'une culture spéciale. Les semences, qui coûtent plus cher que celles du froment ordinaire, proviennent des montagnes de Prato, Empoli, etc., où la végétation est moins vigoureuse. Elles sont répandues sur un sol léger, sablonneux, travaillé avec soin et émietté au râteau, comme dans la culture maraîchère. Chaque hectare reçoit 40 hectolitres de semence, et on ne peut arriver à des semailles bien régulières, qui sont pourtant essentielles, que par des soins particuliers. Pour cela on fractionne l'opération, répandant d'abord 2 ou 4 hectolitres, recommençant ensuite dans un autre sens avec une quantité pareille, et enfin répandant le reste dans les parties qui paraissent dégarnies; on obtient ainsi une végétation serrée, compacte, qui réduit les tiges à une par grain et les oblige à s'amincir et s'allonger.

La récolte est faite en vert, lorsque les épis sont en partie développés. La paille est divisée en poignées de 200 grammes environ; elles sont dressées sur le champ, qui en fournit de 6 à 8,000 par hectare; puis, le lendemain, elles sont étendues sur les cailloux des torrents à sec dans le voisinage, ou sur un gazon court fauché de très près, pour subir l'action